CONVENTION NATIONALE.

DES VOYAGES,

DE LEUR UTILITÉ DANS L'ÉDUCATION,

Par L. PORTIEZ, député de l'Oise.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

Le commerce des hommes est merveilleusement propre à l'éducation, et la visite des pays étrangers.

MONTAGNE.

CITOYENS-LÉGISLATEURS,

Connoître les droits et les devoirs de l'homme en société, apprendre à défendre les uns et à pratiquer les autres, en un mot bien entendre

la constitution de son pays et manier une pique, voilà toute l'éducation dans une République.

Tous ceux de nos collègues qui ont écrit ou parlé sur cette importante question, ont proposé les moyens de développer les facultés morales et intellectuelles de la jeunesse, de former le cœur, de fortifier le corps. Il est un moyen qui me paroît réunir l'avantage de tous les autres, et dont il n'a pas été question jusqu'à ce moment. Les *voyages* ont échappé au comité d'instruction publique, dans l'énumération des institutions qu'il substitue aux écoles de second degré.

Les voyages donnent de l'essor à l'imagination; à l'esprit, de la tenue; à l'ame, de la vigueur; au corps, de la force et de la souplesse. Ils instruisent l'homme à l'école du besoin : par les voyages les idées s'agrandissent, les apperçus se multiplient, les préjugés se détruisent, les idiômes se confondent; le fédéralisme de toute espèce s'anéantit. Quel vaste champ de réflexions offrent les vertus du pauvre, l'égoïsme du riche, la splendeur des cités, les productions des campagnes, l'industrie des atteliers, les scènes toujours variées du spectacle de la nature, et le tableau de la société!

En cette matière, l'écrivain doit se défendre des illusions de l'imagination, et craindre, ébloui des couleurs du sujet, de former des projets brillans en théorie, mais impraticables lors de l'exécution.

Je range les voyages en deux classes : les voyages dans l'intérieur de la République, les voyages hors la République.

Il seroit à desirer que toute l'éducation fût en action. Assez long-temps le moral s'est développé dans la jeunesse française aux dépens du physique; le corps a payé les frais des ornemens de l'esprit. Les élèves de l'école péripatéticienne se promenoient en étudiant; le philosophe grec étoit convaincu que l'exercice du corps ajoutoit à l'énergie de l'ame.

A Dieu ne plaise que j'aie l'absurde dessein de rendre nos écoles ambulantes! mais, citoyens, vous apprécierez quelle possibilité il y auroit à ce que, dans les beaux jours, une école même toute entière se portât dans la campagne, et là, tantôt à l'abri d'une roche escarpée, tantôt dans l'épaisseur d'un bois, quelquefois dans la profondeur d'une vallée, reçût, sous les yeux immédiats de l'Etre-Suprême, des leçons de vertu et d'amour de la patrie. Et puisque cette jeunesse doit bientôt, en servant la République, supporter l'intempérie des saisons, pourquoi ne s'accoutumeroit-elle pas déja à partager le lit du pauvre? Puisque, magistrats du peuple, ils doivent un jour haranguer leurs concitoyens, pourquoi ne s'accoutumeroient-ils pas de bonne heure à déployer en plein air un organe mâle et vigoureux?

Que des jeunes gens, choisis par leurs camarades dans un arrondissement déterminé, partent sous la conduite d'un instituteur. Le but du voyage sera d'aller voir un port de mer, une grande cité, une campagne renommée pour sa fertilité. Combien d'observations instructives un conducteur, s'il est intelligent, peut faire à ces jeunes gens s'éloignant, pour la première fois,

de la maison paternelle et des lieux qui les ont vu naître !

Ici nous avons remporté une victoire éclatante : l'ennemi avoit une excellente position ; mais le nombre des esclaves n'a pu tenir contre la bouillante intrépidité des défenseurs de la liberté. Là nous avons essuyé une déroute : la trahison des généraux en fut la cause. Ces déserts, ces ruines ; voilà l'ouvrage du fanatisme.

Il semble voir ces voyageurs, le sac sur le dos, gravissant les monts, franchissant les fossés, bravant l'inclémence de l'air, égayer la route par des chansons patriotiques, et, fiers d'avoir obtenu la préférence, jouir déja du plaisir qu'ils auront à leur retour à raconter ce qu'ils auront vu, et à embellir leur récit de naïves réflexions.

Ils arrivent dans une place de guerre : ces fortifications, ces remparts, ces bastions, ces fossés, ces glacis, tout est leçon. Remarquez l'attitude de ce jeune homme, ces yeux fixés sur les canons, cet air pensif ; il se trahit lui-même. La nature le destine à être un jour un grand général.

Dans cette autre cité, les arts étalent leurs merveilles. Ce majestueux édifice bâti par les mains du génie est élevé en l'honneur de la liberté. Sur cette toile respire Michel Lepeletier, assassiné pour avoir voté la mort du tyran. Le ciseau de l'artiste fait revivre le jeune Barra, tué en combattant pour la République : cet enfant héros a mieux aimé mourir que de proférer des paroles impies.

A la vue d'un port de mer, que d'idées ne présente pas à l'esprit cet horizon immense que

l'œil embrasse, ce soleil couchant qui semble convertir en sang les eaux de l'océan, cette plaine liquide, tantôt calme, tantôt couverte de montagnes humides qui viennent en grondant se briser contre les rivages, ce vaisseau qui va porter dans un autre hémisphère les fruits de l'industrie française ou les productions de notre sol!

Pendant la route, nos jeunes gens ont été frappés du spectacle de la nature, reproduit à leurs yeux sous des aspects différens. Le printemps règne dans cette vallée défendue du souffle des vents dangereux, par cette chaîne de montagnes dont la cime est couverte de neige. Ces champs sont stériles, parce que le possesseur paresseux n'y passe pas le soc de la charrue. Ce propriétaire plus diligent reçoit la récompense de son travail dans ces moissons dorées.

Quelquefois la troupe voyageuse aura bivouaqué près d'un bois. (Eh! le comité de salut public ne vient-il pas d'annoncer, dans son rapport sur l'éducation révolutionnaire et militaire, que les élèves de l'école de Mars voyageroient comme les défenseurs de la République?) Ces étoiles groupées en constellation appartiennent à un département céleste. L'époque précise de leur apparition sur l'horizon, de leur disparition, est connue. Les astres guident le pilote dans le silence de la nuit. Sans leur influence bienfaisante, ce vaisseau iroit échouer contre les rochers voisins.

Le matin, tandis que tous les êtres saluent la nature au lever du soleil, cette jeunesse mêle à ce concert universel des hymnes à l'Éternel. Que de sensations délicieuses! Ces odeurs suaves des bois avoient d'abord seulement récréé la vue par l'émail

et la variété des couleurs, et flatté l'odorat par leur parfum ; mais ces simples salutaires peuvent soulager la douleur de nos frères blessés en combattant pour la république. Il n'est aucun de ces voyageurs qui ne brûle déjà d'en connoître toutes les vertus, moins pour satisfaire sa curiosité que le besoin de son cœur.

Souvent la vertu méprisée languit ici bas ; le crime lève une tête altière ; le despotisme triomphe en plus d'un pays, et la liberté, mère désespérée, voit ses enfans déserter ses drapeaux. Les vagissemens de l'enfant au berceau, les soucis de l'âge mur, les infirmités de la vieillesse, attestent la foiblesse de l'homme. Ce nuage qui souvent se dissout en pluie abondante, en féconde rosée, recèle aussi quelquefois le fleau destructeur des moissons. Et un être suprême ne répareroit pas ces désordres dans le monde moral et physique ! Les droits les plus sacrés, droits respectés chez les nations les moins policées, auront été violés dans la personne de Pierre Baille ; et Pitt, le scélérat Pitt, jouiroit tranquillement du fruit de ses crimes ! Non, non : si la puissance humaine ne l'atteint aujourd'hui, le courroux du Dieu de la liberté vengera tôt ou tard cet horrible attentat.

Je ne sais, mais il me semble qu'à l'aide de réflexions faites à propos dans le cours de ces sortes de voyages, vous avez éveillé dans vos élèves le goût des sciences, des arts, du beau, et sur-tout de la saine morale ; vous leur avez inspiré le desir d'apprendre, car ils en ont senti la nécessité. Avec quelle avidité ils dévoreront Euclide, Newton, Vauban, etc ! Cet amour du travail, ils le transmettront à leurs jeunes camarades, en leur ra-

contant les événemens du voyage. Ils savent comment se sème, à quelle époque se récolte ce bled qui les nourrit, de quels élémens se compose l'habit dont ils sont vêtus. En les accoutumant à marcher la nuit dans les forêts, et à affronter l'influence de toutes les températures, vous fortifiez leur corps contre l'attaque de toutes les maladies, leur esprit contre l'empire des préjugés ; en les rendant peu difficiles sur le choix de la boisson et de la nourriture, et en leur faisant contracter peu à peu le goût des plaisirs purs et simples, vous avez donné le change aux passions : dans l'âge de l'effervescence, ils fuiront ces honteuses jouissances qui dégradent les facultés de l'homme, et préparent sourdement la ruine des familles, laissant après eux des remords et des souvenirs amers.

Dans tous les lieux de leur passage, les voyageurs auront interrogé l'opinion publique, dans les spectacles, les sociétés populaires ; ils auront étudié nos institutions politiques aux séances des corps administratifs, des tribunaux. Auroient-ils pu ne pas visiter les poteries où se fabriquent ces vases à l'usage journalier des sans-culottes, et plus utiles que les porcelaines destinées à embellir les appartemens du riche ? Ces vastes ateliers où la République occupe des hommes utiles ; ces fonderies de canons où se prépare la foudre qui doit terrasser les ennemis de la liberté ; les imprimeries, à la faveur desquelles la raison humaine a reculé les bornes de son empire ; une grande route, un canal, un pont, etc. auront fixé l'attention. Guidés par l'humanité, peuvent-ils ne pas descendre dans les prisons ? et les hospices, asyles du malheur et de l'infortune, peuvent-ils

les oublier ? Que de leçons à puiser dans ces diverses circonstances !

Généreux guerrier, viens compléter ce cours d'instruction pratique et de morale ; montre tes honorables cicatrices, et raconte combien l'ennemi perdit d'hommes à cette bataille où tu perdis ton bras.

Maintenant, qu'au retour de leur voyage, ces jeunes gens, cédant à l'impulsion de leur génie, en tracent le récit. Cet exposé simple, naïf, vrai, vaudra bien les amplifications ampoulées de nos anciens profeſſeurs d'éloquence. Profitez de ce moment pour parler de l'ordre dans les idées, de la méthode dans l'exposé, du choix des matières, de la clarté de la diction, de la justesse des expressions, de ces graces même, de ces formes de style qui laissent des impressions profondes. Que l'esprit d'un jeune homme se repaisse de nourriture substancielle, et bientôt il fera justice de ces phrases parasites et ambitieuses, de ces grands mots vuides de sens, de ce cliquetis d'antithèses, ressources éternelles et faciles des esprits dénués de connoissances solides : sa bouillante imagination doit se complaire sans doute à l'étude de cet art qui chante les douceurs des plaisirs champêtres, célèbre les triomphes, anime le guerrier au combat, échauffe le courage par le prix de la gloire ; de cet art qui quelquefois aussi venge dans ses chants la vertu, modeste dans la retraite, du vice altier sous le dais et, dans la juste fureur d'une sainte indignation, *fouette, d'un vers sanglant*, les oppresseurs du peuple.

Mais à la poésie le jeune homme voyageur préférera l'histoire, qui a plus d'analogie avec les

voyages. L'histoire n'est-elle pas la morale mise en action ? Là, le lecteur évoque de leur tombeau les mânes des morts célèbres ; il les cite au tribunal impartial de la justice sévère. Une carte sous les yeux et un livre à la main, le lecteur, sans sortir de son cabinet, franchit les espaces ; il voyage ; il apprécie la nature des institutions, il juge leur pondérance, leur pression réciproque ; il calcule l'influence des tribuns à Rome, des suffètes à Carthage, des archontes à Athènes, des éphores à Sparte ; il admire le courage de Pélopidas délivrant son pays de l'oppression d'un tyran ; la grandeur d'ame d'Épaminondas expirant satisfait, puisque la victoire, un moment incertaine, s'est rangée enfin sous les drapeaux de la liberté ; la modestie de Philopémene surprise par un étranger, occupé dans l'intérieur de son ménage aux détails de la vie domestique ; le désintéressement de Cimon, aux obsèques duquel la République est forcée de pourvoir. Quel contraste de la frugalité de Sparte avec le luxe de l'Asie !

Quel respect ne conserve-t-on pas pour la religion du serment, quand on y voit Régulus, réservé aux supplices des plus cruels, s'arrachant à ses amis, à sa famille en pleurs, plutôt que de manquer à sa parole, même envers des Carthaginois ! Là, Fabricius quitte sa charrue pour prendre le commandement des armées de la République en péril ; il descend du char triomphal pour retourner à sa métairie : les légumes de son jardin lui semblent préférables à tout l'or des Samnites.

Caton, qui légua à la postérité l'exemple de ses vertus et d'une haine implacable contre la royauté ; Caton, dont la mort, plus encore que la vie, mon-

tre aux mâles amis de la liberté le parti qui reste à prendre quand la tyrannie l'emporte; Caton, dénoncé quatorze fois, confondit quatorze fois ses calomniateurs. A Rome, le dénonciateur n'attaquoit point par derrière ni de loin, il dénonçoit en face. Si l'homme de bien n'étoit pas calomnié, c'est qu'il ne seroit pas redoutable aux méchans.

Les femmes de l'antiquité travailloient elles-mêmes les vêtemens de ces héros dont les derniers soupirs, sur le champ de bataille, le lit d'honneur, étoient pour leur chère patrie et leurs épouses vertueuses.

En parcourant ces histoires, le républicain français, agréablement abusé, croit lire l'histoire de son temps. Parmi ses contemporains, il compte aussi des Miltiade, des Fabricius, des Cimon, des Cornélie.

C'est par l'expérience des voyages, l'étude des gouvernemens et de l'histoire des Nations, que le législateur se forme. En voyant naître, s'accroître et tomber les empires, il médite sur les causes de leur grandeur et de leur décadence; il s'arrête aux époques des révolutions. Alors les lois, momentanément insuffisantes, cessent aussi un moment d'être consultées pour mieux en assurer l'empire. Le salut du peuple est la suprême loi : toutes les mesures pratiquées à cet effet sont légitimées par le but qu'on se propose.

Le peuple et la vertu sont la même chose. Le peuple ne veut et ne peut vouloir que le bien. Le peuple ! . . . C'est lui qui cultive les champs, fertilise les campagnes, fabrique dans les atteliers

les utiles instrumens des arts, construit ces villes flottantes qui unissent par les liens du commerce les parties du monde les plus éloignées. La patience, le courage, la pudeur, le désintéressement, la frugalité, toutes ces vertus si vantées dans les livres sont pratiquées sous le chaume; et des assassins, parés de noms fastueux, boivent le crime dans des coupes d'or payées du sang du peuple, et se jouent de la destinée des empires.

Par quelle fatalité le peuple et ses défenseurs ont-ils été opprimés dans tous les temps? La ciguë de Socrate et l'échafaud de Sidney, l'exil d'Aristide et les persécutions de Descartes, la mort de Phocion et le supplice de Barneveld, la fin de Gracchus et la prison de Galilée, la déportation de Margarot et le poignard dirigé contre les représentans fidèles à la cause du peuple, n'annoncent-ils pas que les défenseurs des droits des peuples et les propagateurs de la vérité ont subi le même sort dans tous les temps? Mânes respectables et honorés, consolez-vous; vous serez vengés. Un peuple ivre de la justice, passionné pour la liberté, est levé tout entier. Ce peuple est nombreux; il couvre la mer de ses vaisseaux, la terre de ses soldats; des places fortes hérissent ses frontières. Les produits de l'agriculture et les calculs du commerce concourent aux succès de ses armes. La seule alliée des Français, la nature, conspire dans le cœur des hommes pour y rétablir son empire. Les sujets des rois, ces bêtes de somme excédées du fardeau des impôts, murmurent hautement; ces levées en masse des peuples, provoquées par les tyrans, ne doivent elle-pas tourner contre eux au profit de la liberté? Ils proclament solemnellement la pénurie de leurs

finances ; leur emprunts multipliés restent toujours ouverts. Ces arrestations nombreuses à Londres, à Edimbourg, à Rome, à Naples, à Berlin, à Vienne, &c. ne décèlent-elles pas les craintes de ces ennemis du genre humain ? Des mouvemens sourds se font sentir. Déja la Navarre redemande ses Etats ; Naples voit l'absurdité d'un gouvernement monarchique. La liberté échauffe les cœurs glacés des habitans du Nord, et y prépare une révolution ; les petits despotes de l'Allemagne abolissent les droits féodaux. Les discours énergiques de Margarot, la ferme contenance de ses compagnons d'infortune, ont laissé en Ecosse des traces profondes. La haine des rois et de la royauté est proclamée par Stanhope jusques dans le parlement d'Angleterre. Le décret de la Convention sur les Colonies appelle toutes les Isles à imiter l'exemple de l'Amérique, et à secouer, comme elle, le joug de ces acheteurs d'hommes au rabais. Eh quoi ! les vexations exercées en Angleterre contre les amis des droits du peuple, les persécutions, les incarcérations des patriotes, la clôture des sociétés populaires, la suspension de l'acte d'*habeas corpus*, les effets du décret de la Convention qui prohibe les marchandises anglaises, du décret nécessaire (1) qui défend de

---

(1) Nécessaire, parce que les caresses jésuitiques de l'Anglais et sa feinte humanité sont plus redoutables que le fer autrichien et la tactique prussienne ; nécessaire, parce qu'il falloit tracer enfin une ligne bien prononcée entre le peuple anglais et les autres peuples ; nécessaire, parce qu'il importoit de rompre les habitudes anglaises, introduites à dessein en France depuis plusieurs années. Le temps n'est pas loin où l'Angleterre ne désespéroit pas de placer sur le trône de France un prince de la maison d'Hanovre. En conséquence, tout étoit imprégné

faire aucun prisonnier anglais ; la demande de cette réforme parlementaire si longtemps attendue, le commerce paralysé, l'agriculture découragée ; les armes anglaises déshonorées par des défaites, et plus encore par des succès dus à la trahison, tout cela ne présage-t-il pas la chûte prochaine de ce gouvernement qui ne connoît que les incendies et les assassinats ? La prudence exilée du conseil en Espagne avec d'Aranda ; l'inexpérience du rodomont d'Alcudia, l'*heureux* amant de la Messaline Espagnole ; la bêtise du monarque, vrai Bourbon, digne de porter le sceptre, ne sont-ils pas les symptômes que la fin réservée à Georges attend aussi cette branche des Capet ? Ainsi tous les peuples, jusqu'au stupide Autrichien, éclairés par cette lutte long-temps prolongée de la liberté contre l'esclavage, soupçonnent leurs droits : les tyrans pâlissent, le diadême chancèle sur leur front, et leurs trônes orgueilleux sont près de s'écrouler.

Ces rapprochemens se placent naturellement sous la plume de l'écrivain qui fait consister le bonheur pour les Nations, comme pour les individus, dans la liberté et l'indépendance.

---

du virus anglais : on ne se promenoit bien que dans un jardin anglais ; on n'étoit costumé avec goût qu'avec un habit de drap anglais, une ample cocarde noire et des bottes de cuir anglais ; on ne déjeûnoit bien qu'à l'anglaise ; on ne digéroit décemment que dans des lieux anglais : comme si tout devoit être tributaire de cette insolente nation, le mot anglais étoit devenu synonyme de créancier ; le ci-devant Palais-royal étoit le chef-lieu du département anglais de France, et l'atelier des modes anglaises. Le soleil éclaira-t-il jamais un ouvrage comparable à la constitution anglaise protégée par Lalli-Tolendal, Bergasse, Lafayette ? Auroit-on joui du plaisir des spectacles, si la pièce n'eût été un drame bien sombre, lorgné avec des lunettes anglaises ? Quoi de plus répandu que l'Espion anglais ? etc.

Mais revenons à nos voyages.

Plusieurs écrivains célèbres ont démontré l'utilité des voyages dans l'éducation. Les ci-devant académies ont plus d'une fois proposé ce sujet aux méditations des penseurs. Mais si le républicain n'est pas insensible à l'autorité des exemples, il ne se détermine cependant que par la force toujours irrésistible des principes.

La constitution de la République française est sans contredit la plus populaire de toutes celles non seulement qui existent en ce moment, mais encore de celles qui ont existé.

La souveraineté du peuple, en voilà le principe.

Le bonheur du peuple en est le but.

La liberté et l'égalité en sont les moyens.

Ce seroit une grande erreur de penser que notre législation, quoique basée sur ces principes purs, acquerre du prémier jet tout le degré de perfection dont elle est susceptible. Tel peuple dont le gouvernement est moins populaire que le nôtre, peut offrir dans quelques parties d'administration des institutions vraiment utiles. C'est ainsi que nous avons naturalisé de nouveau en France l'institution des jurés, que d'autres peuples ont imitée de nos ancêtres. C'est ainsi que nous avons emprunté des Romains la loi du divorce et de l'adoption. C'est de la Flandre que sont sortis les fondateurs de nos manufactures de toiles peintes et de tapisseries. Nos jeunes artistes vont se perfectionner en Italie, et interroger le génie des arts dans les antiques monumens de

l'architecture. Nos collègues Grégoire et Boisset énuméroient dernièrement à cette tribune les productions territoriales transplantées des diverses parties du monde sur notre sol.

Pourquoi l'agriculture ne s'est-elle pas perfectionnée dans la même proportion que les autres arts, si ce n'est parce que les artistes voyagent, au lieu que le laboureur casanier reste dans l'ornière de la routine ?

Telle est la destinée du peuple français, qu'il doit dans toutes les sciences le disputer avec les nations et les surpasser. Or lorsque notre législation tend à faire disparoître l'inégalité des fortunes, lorsque peu de citoyens français pourront faire les frais immenses d'un voyage de long cours, qui donc ira surprendre ces secrets ? sera-ce l'agriculteur fixé dans son champ, le commerçant dans son comptoir, l'artisan dans son atelier, le guerrier dans son camp ?

Pourquoi des hommes encouragés par l'État n'iroient-ils pas chez les peuples étrangers, étudier leurs mœurs, leur religion, leurs habitudes, leurs usages, les causes de la prospérité de leur commerce, celles de leurs erreurs et de leurs préjugés ? Est-il indifférent de connoître la formation de la loi chez d'autres nations, le véhicule de leur gouvernement, la direction de la force publique, le systême des finances, l'administration de la justice ? Quelqu'imposante que soit la force d'un peuple, ne lui importe-t-il pas de savoir quelles sont les vues des puissances qui l'entourent, et leur rapport entre elles! Quoi ? lisant l'histoire ancienne, nous nous intéressons malgré nous-mêmes à des hommes qui ont existé

il y a des siècles, et nous ne prendrions aucun intérêt à nos contemporains, dont l'existence peut influencer notre existence politique! Les Français aspirent à voir tous les hommes, de quelque couleur qu'ils soient, quel que soit le pays qui les a vu naître, unis par les liens de la fraternité universelle; et des apôtres chargés, pour ainsi dire, de répandre par tout le globe les principes de cette douce morale et de préparer le triomphe de la liberté, seroient considérés comme inutiles au progrès de la raison! Je ne puis le croire.

Le voyageur accoutumé à ne point s'attacher à l'écorce de l'arbre, mais à chercher la vérité jusqu'au fond du puits, acquiert cette force d'ame qui ne veut supporter de joug que celui de la loi. Ce sentiment d'indépendance que les anciens prêtoient aux êtres même inanimés, *Pontum indignatus Araxes*, se développe dans un degré éminent par l'habitude des voyages. L'ame fortement trempée du voyageur est celle du héros peint par Horace. L'univers s'écroulant sur ses bases ne l'épouvanteroit pas. Ses opinions sont indépendantes des lieux qu'il habite, des hommes qu'il fréquente : son caractère imployable ne fléchit que devant la loi. Elle est son ouvrage; il y a coopéré : homme, il respecte dans un autre jusqu'à sa figure. Il prise les talens, il chérit la vertu, il estime les mœurs, il admire le dévouement héroïque des martyrs de la liberté; il ne s'enthousiasme cependant que pour la liberté, et ne brûle l'encens qu'en l'honneur de la divinité. En un mot, il ne se prosterne pas devant son semblable, quelque brillante que soit sa réputation.

Des hauteurs de la raison, où le place son indépendance

pendance, il rit des prétentions de ces êtres petits qui, élevés par de méprisables intrigues sur le piédestal d'une réputation éphémère, regardent, en se redressant, si la statue de la liberté est à leur niveau, ou si le peuple est aussi grand qu'eux; de ces intrigans qui, promus aux premiers emplois de la République, ne mesurent pas la dignité de leurs fonctions sur la grandeur du peuple dont ils sont les agens: dévorés d'ambition comme Alexandre, ils se trouveroient, comme cet illustre brigand, à l'étroit dans l'enceinte du monde. Sa philanthropie s'indigne de ces malheureuses disputes qui divisent les habitans d'une même commune, qui à quelques lieues de là s'embrasseroient comme des amis, en pensant que ces divisions, source de haines héréditaires, se ravivant pour ainsi dire à chaque génération, préparent encore des tourmens à une postérité éloignée.

L'homme sorti des mains de la nature est pur comme elle; il porte en lui tout ce qui peut faire son bonheur. Or, la somme du bonheur est en raison du développement de ses facultés. Sans doute il jouit, dans l'état de nature, de certains avantages dont il est obligé de faire le sacrifice dans la société: l'homme perd, par le contrat social, sa liberté naturelle, qui n'a de bornes que les forces de l'individu; mais il gagne la liberté civile, qui est limitée par la volonté générale, et un plus grand développement dans l'exercice de ses facultés; il gagne la liberté morale, qui seule rend l'homme vraiment maître de lui. Car, dit J. Jacques, *l'impulsion du seul appétit est l'esclavage*. L'homme en société substitue la justice à l'instinct, consulte sa raison avant d'écouter ses

penchans et donne de la moralité à ses actions. La voix du devoir succède alors à l'impulsion physique, et le droit à l'appétit.

En méditant avec Rousseau sur les avantages de la société, et en examinant, éclairé par le flambeau de l'histoire, quelles ont été les sociétés depuis leur origine, il est douloureux de n'avoir à parcourir que le cercle des erreurs de l'esprit humain, de n'appercevoir dans tous les temps que le règne de l'arbitraire, de l'injustice, de l'ignorance et de la barbarie. Les voyages, en découvrant les mêmes abus, présentent aussi un moyen de perfectionner l'art social, et d'obtenir les résultats les plus avantageux de la civilisation; car le voyageur ne prend que ce qui est bon et juste par-tout, c'est-à-dire ce qui est bon et juste en soi.

Sans doute le mode, les mesures de gouvernement, peuvent varier suivant le caractère des peuples, leurs habitudes, les climats; mais il est des principes de justice éternelle que la nature a gravés dans le cœur des hommes, qu'on devroit retrouver dans tous les pays, et qui doivent être la base de toute constitution; je veux parler de la liberté, de l'égalité, de la souveraineté du peuple, de ces droits imprescriptibles pour lesquels le peuple français combat aujourd'hui. Cependant le despotisme appesantit ses fers de toutes parts : pour se convaincre de ces vérités, il suffit de jeter un coup d'œil sur quelques contrées de l'Europe.

En Angleterre, nous verrons une représentation inégale, ou plutôt nulle, achetée par la liste civile royale; un peuple dupe d'un gouvernement

astucieux et perfide, privé réellement de la liberté politique et *civile*; une chambre haute ravie d'admiration de la balance des pouvoirs (1), parce que jadis *Aristote* en a fait l'éloge : mais l'acte de navigation, mais l'intrépidité des marins français, doivent enlever le sceptre à cette Carthage moderne.

La Hollande commerçante, l'œil fixé sur ses trésors, fléchit officieusement sous les ordres du cabinet de Saint-James. Les descendans des Bataves parlent de liberté, et ils n'osent secouer le joug de l'insolent Stadhouder. L'ombre de Barneveld, errante dans ces contrées, ne réveillera-t-elle pas de leur trop-long sommeil ces vieux enfans de la liberté ? Hollandais, n'avez-vous pas d'anciennes injures à venger ? Justes ennemis du perfide Stadhouder, justifiez que les gueux de Hollande marchent sur la même ligne que les sans-culottes de France, et qu'ils sont dignes de fraterniser.

Des villes se disent libres en Allemagne; elles ne sont que privilégiées. La maison de Brandebourg dispute le trône impérial à l'Autriche. L'Autriche sembloit en possession de gouverner l'Europe, à la faveur des agens de France créa-

---

(1) Je ne connois qu'un *seul* pouvoir, celui du peuple : dans le peuple *seul* réside la souveraineté; et la souveraineté est une, indivisible et inaliénable. Cependant le peuple ne pouvant exercer par lui-même sa souveraineté dans tous les momens, délègue cet *exercice*. Ainsi les autorités, quels que soient leur nom et leurs fonctions, ne sont et ne peuvent être que des corps chargés de l'*exercice* de ce pouvoir modifié sous des rapports différens.

Que Burke et ses confrères agglomèrent les sophismes dans leurs volumineux libelles royalistes, ils ne parviendront jamais à détruire cette vérité sensible aux yeux de tout homme dont l'esprit n'est pas obscurci par les préjugés, et le cœur corrompu.

tures de cette Messaline dont l'échafaud à fait justice sur cette même place où les fêtes sinistres du mariage de la *dauphine* présagerent tout le sang que la *reine* feroit couler même après sa criminelle existence. Aussi il étoit réservé à la *République Française* de réparer les torts du *Royaume de France*, de venger le monde et d'absoudre le ciel.

La Prusse déploie dans toute sa plénitude le despotisme militaire; dans des automates dressés à la discipline à coups de bâton, la crainte supplée au courage.

Braves habitans de la Pologne, vous méritiez un meilleur sort, quand, enhardis par notre exemple, vous marchâtes sur nos traces. Mais, stationnaires dans la route de la révolution, vous conservâtes un roi et des nobles; et ce roi et ces nobles, fidèles à leur exécrable politique, vous ont vendus à vos plus cruels ennemis. Si du moins la leçon de votre triste expérience pouvoit n'être pas perdue! Elles se partagent une portion considérable de votre territoire, ces mêmes puissances coalisées contre la France, et qui lui reprochent d'accéder au vœu librement émis des peuples qui provoquent leur réunion à la République. Tandis que je trace ces lignes et que je rends le papier le secret dépositaire de ma civique douleur, quelle révolution s'opère! Kosciusko, à la tête d'une insurrection! Les Prussiens sont battus sur la Vistule. Igelstrom échappe à peine de Varsovie, protégé par ce petit nombre de Russes qui n'ont pas succombé dans le combat où la victoire est demeurée à la liberté. La jeunesse s'enrôle sous les drapaux de la République; des dons couvrent l'autel de la

patrie ; un tribunal révolutionnaire fait justice des conspirateurs, les opérations des nouvelles autorités ; des autorités populaires, sont rendues publiques. Courage, braves Polonais ! Si le perfide Stanislas tombe en vos mains, souvenez-vous du supplice de Capet, ci-devant roi de France et de Navarre. Pour la terreur des rois et l'exemple des peuples, il a expié ses crimes sur un échafaud. Polonais, soyez en garde contre les Anglais; auteurs du traité de Pilnitz, ils ont incendié les Isles, fomenté la guerre de la Vendée, soulevé les Barbaresques contre les Américains; ces propagateurs d'une doctrine atroce viennent de faire l'aveu solemnel, dans leur parlement, qu'ils ont fait des souscriptions pour opérer des mouvemens dans votre pays. Et vous, Polonais que le partage de 1772 a séparés de vos frères, resterez-vous spectateurs oisifs de cette glorieuse insurrection ? Le sang de vos ancêtres qui firent trembler la cour de Vienne, ne coule-t-il plus dans vos veines ? Votre postérité vous demandera compte de votre conduite à cette époque décisive. Quoi ! une occasion favorable d'arracher vos enfans à l'esclavage se seroit présentée, et vous ne l'auriez pas saisie ! Quel opprobre ! Craignez - vous la mort ? qu'a-t-elle donc de si terrible pour le défenseur de la liberté ? Son ame retourne au sein de la divinité, et sa mémoire est honorée des hommes de bien. Polonais, l'Europe attentive va décider si vous méritez d'être comptés parmi les Nations libres.

Tirée du néant politique par Pierre le-Grand, la Russie s'est placée tout-à-coup au rang des grandes puissances de l'Europe. Catherine, fière d'avoir démembré la Pologne; Catherine, couverte du sang de son époux, poursuit le projet, depuis long-temps conçu dans cette ambitieuse famille, de

chasser les Turcs de l'Europe, pour que, forte de ces nouvelles conquêtes, elle puisse envahir la Suède et les pays voisins, et dicter, s'il est possible, des lois à l'Europe entière. Voyez cette Sémiramis du Nord se jouer des brigands couronnés armés contre la France, et, poussant la perfidie à son dernier période, tromper jusqu'à ses complices ; voyez-la dirigeant la main d'Armfeld pour punir le gouvernement de Suède d'avoir prudemment, comme la Suisse, résisté aux insinuations du cabinet britannique et bravé ses menaces, d'avoir encore, comme le Danemarck, armé pour maintenir sa neutralité et son indépendance ; voyez cette même Catherine fomenter d'un autre côté la révolte de ses nouveaux sectaires en Arabie, pour diviser les forces de la Turquie et accomplir ses vastes desseins. (1) Peuples du Nord, ouvrez donc les yeux.

---

(1) La Russie et l'Angleterre, animées du même esprit, emploient les mêmes moyens pour consolider le despotisme : comme il y a uniformité de vues, il y a aussi identité dans les mesures ; l'une pour obtenir le sceptre des mers, l'autre la domination sur toutes les puissances du continent. Il semble qu'un seul fil, mu par la même main, les conduise toutes deux. Toutes deux ont tardé à se joindre ostensiblement à la coalition qu'elles ont activement provoquée.

Quiconque approfondit les causes plus ou moins éloignées, plus ou moins secrètes, de la révolution française, ne peut omettre dans cette enumération la dispersion des *membres de la compagnie de Jésus*. Après leur expulsion de *France*, les Jésuites ont su conserver par les routes obliques d'une politique adroite, sur tous les gouvernemens de l'Europe, principalement dans le Nord, une influence plus grande qu'on ne le croit communément. L'impératrice de Russie dit, en parlant des Jésuites, *qu'elle tient ces plantes exotiques dans ses jardins de botanique, pour en donner des graines à ceux qui lui en demanderont*. Gorani rapporte, dans ses *Mémoires secrets*, que les mêmes Jésuites qui lui ont parlé de l'Espagne comme d'un pays où tout sera bientôt

Dans le Midi comme dans le Nord, les hommes, déshérités de leurs droits naturels, courbent un front humilié.

En Espagne, le trône est appuyé sur l'autel. Malheur dans ces pays à qui ne fléchit pas le genou devant Sainte-Hermandad ! L'Espagnol, couvert du sang des Mexicains, jouit tranquillement de ses trésors au sein de la mollesse.

Le Portugal, au milieu de l'or du Pérou, voit, comme l'Espagne, sa population dépérir sous la domination des moines ; l'Espagnol et le Portugais ont oublié qu'ils donnoient des lois à leurs maîtres ; ils ne pensent pas même à rappeler le temps des *Cortès*.

---

bouleversé, lui ont dit en parlant de la révolution française, « qu'elle n'auroit pas eu lieu si leur ordre n'eût pas été chassé » de ce pays ». On sait que les Jésuites n'ont pas été étrangers au trait de Pilnitz. Ils sont mieux que jamais accueillis aujourd'hui en Italie; le duc de Parme protége les écoles ouvertes par les enfans d'Ignace. L'apparition à Rome de ministres protestans, leur rapprochement subit des ministres catholiques dans cette ancienne capitale du monde n'est pas le phénomène le moins digne de remarque de tous ceux qui ont éclaté sur l'horizon révolutionnaire. Ces ministres protestans sont Anglais : les poisons, les assassinats, sont les armes familières aux enfans de la patrie des Médicis. Quel peut être le but de ces nouvelles puissances coalisées ? Voyez-en les produits en France dans ces ateliers de fanatisme : à Marly, chez la Chatenoy; à Paris, dans le réduit de Catherine Théos. Cette prétendue mère de Dieu devoit enfanter le *Verbe* au Panthéon ; c'est-à-dire, à cent pas environ du chef-lieu du ci-devant collége des Jésuites. Les scènes mystiques se jouoient sur les tréteaux de la rue Contrescarpe, c'est-à-dire, à peu de distance des lieux témoins des convulsions du diacre Pâris. A cette tourbe de fanatiques se rattache, comme par sympathie, ce ramas d'agioteurs, de fripons, de corrupteurs de la morale, de contrefacteurs de la monnoie nationale, ces voleurs de la fortune publique, en un mot les agens du parti de l'étranger, sous quelque forme qu'ils se reproduisent.

Non moins superstitieuse, la Sardaigne a appris cependant, à ses dépens, que *Sancta Madona* ne garantit pas les Piémontais du plomb ni du fer des défenseurs de la liberté.

Mais c'est en Italie sur-tout que le fanatisme compte de nombreux adorateurs : veuve d'un peuple libre, Rome gémit aujourd'hui sous le plus honteux despotisme ; les soldats du pape foulent les cendres de Brutus et s'enorgueillissent de leur propre dégradation ; les descendans des Scévola, des Catons, se jouent avec des rosaires et des chapelets. O Fabricius ! ô Camille ! combien vos mânes doivent être indignés !

Après avoir parcouru quelques-unes de ces contrées, après avoir vu les effets de la superstition en Italie, de la féodalité en Allemagne, de la perfidie en Angleterre, du despotisme en Prusse, combien le Français chérira la constitution du pays qui l'a vu naître !

Là le peuple est souverain ; les lois sont son ouvrage ; les magitats, ses organes : entre l'Éternel et lui, le Français ne connoît d'intermédiaire que la loi. La Raison, foulant aux pieds les hochets de l'orgueil, a élevé son trône sur des temples détruits. La vertu, préférée au génie, obtient le premier rang dans les fêtes nationales ; la vieillesse, le malheur y sont honorés, la population encouragée, le célibat flétri.

Donnez-moi un point d'appui, disoit Archimède, et je remuerai l'univers. Le problême est résolu : le levier, c'est le Peuple français ; la Convention est le bras qui l'agite. Tyrans, tremblez. La fable d'Hercule purgeant l'Univers des

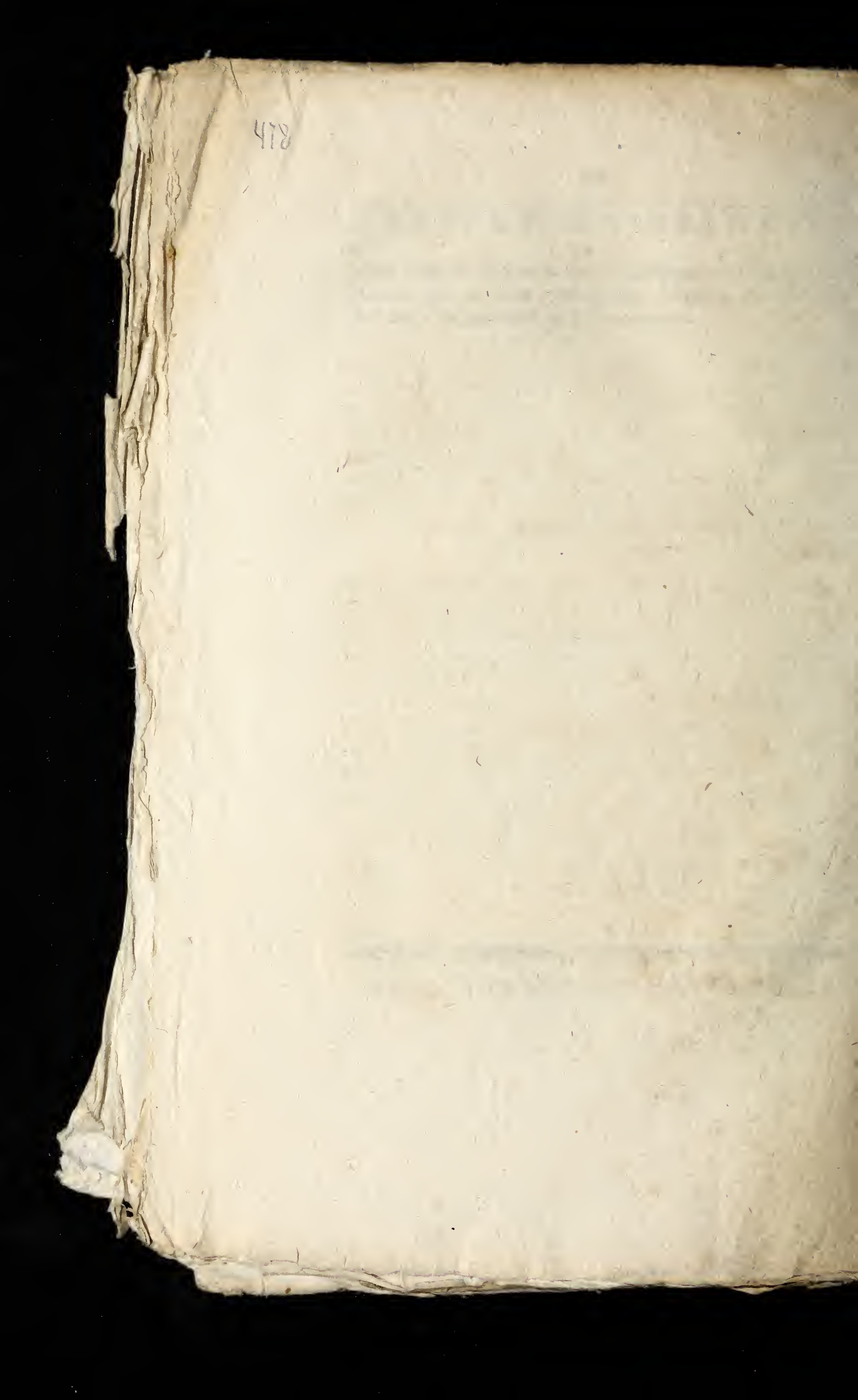
brigands, c'est l'histoire du peuple français rappelant le règne des vertus. Quel vaste champ de gloire s'ouvre en ce moment! Artistes, disputez-vous la couronne des arts; orateurs, rivalisez pour obtenir la palme du talent; poètes, la liberté n'inspire-t-elle pas aussi heureusement que les neuf sœurs? Alors que la France a produit tant d'Achilles, n'auroit-elle pas ses Homères? Rendez-vous dignes de cueillir le laurier d'Apollon. Déjà le guerrier français a moissonné le laurier de Mars, aux Alpes, aux Pyrénées, au Nord. Philosophes, que les droits des Peuples, toujours présens à votre esprit, soient l'objet de vos profondes méditations et la matière de vos écrits. Propagez la haine de la royauté, le mépris du crime, du nom anglais.

Je laisse aux lumières des membres du comité d'instruction publique de préciser les moyens d'exécution des voyages, la série des objets qui doivent appeler les observations; de fixer quelle partie de leur propre pays les voyageurs ont dû voir avant de parcourir les autres, quelles notions de l'histoire des peuples, des productions des lieux, sont d'une indispensable nécessité, quelle est la manière la plus utile de rédiger le journal de ses observations, etc. etc. : pour moi, il me suffit aujourd'hui d'avoir démontré l'utilité des voyages, et d'avoir le premier appelé l'attention de la Convention sur le moyen que je crois le plus propre à développer dans le jeune homme le génie qui invente, la patience qui découvre, le courage qui entreprend, la force qui exécute, la constance qui maintient, en un mot, à lire dans le grand livre de la nature et de la société.

PROJET DE DÉCRET.

Le comité d'instruction publique est chargé de présenter à la Convention les moyens de perfectionner l'éducation par les voyages.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.


478